Zeitschrift: Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas

Herausgeber: Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)

Band: 63 (2016)

Heft: 1: Fascicule français. À quoi bon l'enseignement de la littérature?

Artikel: Velan comme viatique

Autor: Maggetti, Daniel

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-632592

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Velan comme viatique

On avait toujours espéré que ça n'arriverait pas. Qu'on ne devrait pas s'excuser, un jour, d'avoir été happé par la houle des textes, de ne pas avoir opposé de résistance, bien au contraire, de s'être laissé emporter, d'en avoir fait son quotidien, de la littérature. Personne, du reste, n'aurait songé à mettre en garde qui que ce soit : si le vice était à ce point impuni, c'est qu'il se déployait, avec tous ses effets, sous la protection d'une cohorte de divinités tutélaires dont le prestige débordait largement la sphère de leur activité première, qui consistait, à la gloire du texte, à tenir des discours sur des œuvres et des auteurs. Tranquilles, on était, pour ne pas dire ignares, confortés dans des choix encouragés de toute part, mais oui, mon fils, la littérature, c'est un sommet, et nous étions légitimés, dans le bâtiment universitaire que nous partagions avec eux, à regarder comme les pauvres ploucs qu'ils étaient forcément les futurs managers arborant veston et cravate pour assister aux cours.

On avait espéré que ça n'arriverait pas, maintenant c'est là, à quoi bon rappeler la longue genèse de ce qui ressemble à une crise historique, pourquoi retracer l'érosion progressive d'une autorité symbolique, des phénomènes à relever, il y en aurait à la pelle, mais en fin de compte on se retrouverait vaille que vaille dans la position que l'on ne voulait surtout pas incarner et qui nous tombe dessus, défenseur de la corporation, ringard ou nostalgique de service, d'autres, refusant l'euphémisme, diraient sans ambages vieux con. Point d'échappatoire, et bien fait pour toi, tu n'avais qu'à ne pas prêter l'oreille à la sirène Ursula, tu as accepté de t'exprimer, joue le jeu, dresse l'inventaire des arguments qui ne manquent pas, ils sont recevables, très, même que tu as la chance de pouvoir ajouter aux bonnes raisons générales le petit grain patrimonial spécifique à ta prébende lausannoise, béni soit le cahier des charges qui t'impose de t'occuper des écrivains de proximité, le sens de ton travail ne serait-ce pas dès lors, en partie du moins, de t'inscrire dans le paysage culturel alentour en guise de relais académique de la production littéraire de chez toi, cette dernière mérite à coup sûr d'être connue, étudiée, glosée, valorisée, non ?

Février commençait et j'en étais à ce point de mes cogitations, chaque jour ou presque, penser un petit moment à *Versants*, aux pièces du puzzle

Daniel MAGGETTI, « Velan comme viatique », *Versants* 63:1, fascicule français, 2016, pp. 93-97

à rassembler pour que le credo tienne la route, pour justifier sa propre tâche et, par-delà les contingences personnelles, pour défendre une discipline et une approche qui font sens indubitablement, entre gens de bonne compagnie on en est tous persuadés, qui d'autre vous lirait, d'ailleurs ? On aurait pu appeler ça « préparer les munitions », je m'en étonnais, ce rôle ne me ressemblait pas, *chi te lo fa fare*, peut-être que tu vas produire une manière de réquisitoire à la fois objectif et recevable, me disais-je, mais à quoi bon ? C'est de l'enseignement lui-même qu'est venue la motivation que je me cherchais, et grâce à lui, en somme, que je suis sorti de cette gêne-là – grâce à un maître ès inconfort. Yves Velan. Écrivain vivant, mais si peu – et si en marge, et mettant son soin à disparaître plus encore, comme l'attestent les difficultés rencontrées pour mettre la main, matériellement, sur ses livres, afin que les étudiants du séminaire que je lui consacrais puissent les lire. À rebours, ce Velan que je relisais après une pause de quelques années, du portrait de l'auteur contemporain tel que je venais de le lire sous la plume désenchantée d'un commentateur « actuel » : « L'écrivain n'est plus un créateur souverain mais un exécutant, non plus un auteur mais un *homo faber* obéissant à des impératifs extérieurs, essentiellement marchands ». Replonger dans l'œuvre de Velan m'a confirmé qu'enseigner la littérature, c'est encore et toujours un moyen de résister. Et je vous dis ça comme si de rien n'était ? Je vous l'accorde, l'affirmation nécessite quelques explications. Allons-y.

En 1978, Velan publie *Contre-Pouvoir*, une lettre ouverte aux accents de pamphlet, adressée à ses collègues du Groupe d'Olten. Ancrée dans un contexte précis et auréolée de circonstances particulières, son analyse n'apparaît pas moins prophétique, tellement elle est confirmée par l'observation de la situation du champ littéraire en 2016, dans les pays occidentaux. Premier constat, celui du triomphe du système capitaliste, dont on aurait tort de penser qu'il n'affecte pas la sphère littéraire (n'a-t-il pas atteint aussi, grâce à un avatar de sa facette économique, le cœur de nos universités, à travers le système des crédits ?). Qui dit capitalisme dit société de consommation – celle-ci étant, rappelle Velan, le « stade suprême » de celui-là. Le domaine du texte n'est pas épargné : la société de consommation fait proliférer ce que Velan nomme les « langages communiqués », qui « appartiennent presque tous au Pouvoir », et dont la « force est d'autant plus oppressante que, contrairement à l'oppression classique, elle est toujours indirecte ». On peut certes sourire de cette focalisation sur

un Pouvoir précédé d'une majuscule, mais on ne saurait nier que les « lois de l'Économie » qui, de nos jours, ont remplacé le Décalogue, ne semblent pas exactement orientées par le souci de libérer l'individu. Bien des productions taxées de « littéraires », dans la production comme dans le langage courant contemporain, concourent dans les faits au renforcement d'un système parfaitement huilé : pour vendre (y compris des livres), pour *se* vendre, pour se perpétuer, la société de consommation compte sur des formes dont le sens peut « être immédiatement livré », ce qui « suppose d'une part que la lettre n'a aucune importance et, à la limite, aucune existence ; et d'autre part et réciproquement que le sens est unique et prescrit ». En 1978, sans y aller de main morte, Velan caractérisait la production écrite des temps à venir, sauf bouleversement majeur : « Le langage modélisé. Le règne de la série. Le manque et le présent perpétuels. La non-subjectivité. L'empire du Même. Goulag mou. »

Il exagère, diront d'aucuns. Vous croyez ? Reprenons le commentateur de 2016 que nous avons déjà convoqué : « On peut supposer que l'avenir appelle *l'écrivain spécialiste* à disparaître du champ et que la démocratisation ne favorisera plus que les seconde et troisième figures, [l'écrivain engagé et] *l'écrivain non spécialiste*, surtout, plus aptes à commercialiser leurs produits, moins distants du lecteur. »

(On remarquera au passage que l'aptitude à la commercialisation est présentée dans cette projection comme la conséquence inévitable de la démocratisation : qui parlait d'« oppression indirecte », déjà ? Le critique en question déplore, certes, cet état des choses, mais son constat est donné comme le résultat d'une « évolution » sans alternative possible.)

Où veux-je en venir ? Hé bien, nous y sommes. Enseigner la littérature, c'est d'abord pour moi – et je ne fais une fois encore que souscrire aux propos de Velan – apprendre à *lire*, c'est-à-dire à identifier ce qui relève du *littéraire*, et pourquoi[1] ; dans le même mouvement, c'est donner aux étudiants les moyens de *faire le tri*, d'opérer la distinction entre les discours obéissant à la logique de la commercialisation évoquée ci-dessus, désormais partout dominante, et ceux qui, ne l'épousant pas, ouvrent d'autres perspectives. Car, tel que Velan l'entend, et j'applaudis, le littéraire – qui suppose une conscience et une instruction culturelle, donc une

[1] « [N]ous avions jusqu'à présent le consommateur d'un produit, nous aimerions qu'il débute à lire ; qu'il distingue un texte de l'utilisation d'une recette ». (Velan, toujours)

verticalité – est « rupture de la série, arrêt, obstacle ». Il est donc possibilité de prendre du recul ; il est, potentiellement, distance critique, mise en doute, habitude de la vigilance, polysémie. Le séminaire sur l'œuvre de Velan que je dirige en ce moment me donne l'occasion d'en faire l'expérience semaine après semaine.

Une année avant *Contre-Pouvoir*, en 1977, Yves Velan avait publié *Soft goulag*, qui tient à la fois du conte et du roman d'anticipation : inspiré par un séjour aux USA, ce récit (et je cite Philippe Renaud, qui en a parlé mieux que quiconque) met « sous nos yeux crûment, anatomiquement, 'obscènement', un texte narratif écrit dans le futur » par un narrateur « pénétré jusqu'à la moëlle par l'idéologie de son temps, victime et complice de la modélisation sans faille des signes sociaux et langagiers ». Analyser *Soft goulag*, c'est mettre au jour les mécanismes formels grâce auxquels Velan parvient à détraquer le genre dans lequel il fait mine de s'inscrire, mais c'est aussi et surtout se retrouver – c'est toujours Renaud qui parle – en face d'« un miroir, déformant certes, mais pas assez pour que nous ne puissions nous y reconnaître ; y voyant ce que Jarry, à propos d'Ubu, nommait notre double immonde ».

Lire de tels textes avec des étudiants, en discuter avec eux, ce que je suis encore en train de faire au moment où je termine cette contribution, c'est expérimenter en direct le pouvoir de résistance, de rupture, de critique de la littérature au sein d'une société où le bien-être matériel est la principale préoccupation, et où l'exercice de la pensée individuelle est mis à mal. C'est aussi mesurer la distance qui sépare le littéraire digne de ce nom de la « littérature actuelle » – celle qui sera ou qui est peut-être déjà la norme, celle que nous vantent la plupart des médias, celle qui caracole en tête des listes des « meilleures ventes », et qui épouse – inconsciemment ou cyniquement – les attentes des circuits économiques, se prêtant à une consommation dont le résultat, sur le plan culturel, est nul. Autant de déductions, touchant aussi à d'autres éléments de notre quotidien, que nous avons pu faire, mes étudiants et moi, grâce à des récits *littéraires* ; ils nous ont permis d'ouvrir des brèches et d'actualiser une vision du monde de manière originale, intense et unique, autrement, et probablement mieux, que nous n'aurions pu le faire en nous attaquant à des textes frontalement argumentatifs.

Faut-il en rajouter ? On risquerait de se répéter, de se caricaturer soi-même, dans une posture militante qui, assimilée à d'autres formes de

vocifération, pourrait vite tourner au ridicule. Mieux vaut laisser la parole à l'écrivain qui nous a accompagnés : son invitation au « dévergondage polysémique » me paraît être le meilleur mot de la fin. Soyons donc à l'écoute de Velan, « pour que continue de se manifester le désir latent de littérature », en dépit des temps qui ont changé :

> Sans doute n'a-t-on jamais publié autant de livres, il y a même des « foires » pour cela. Mais en effet ce ne sont que des livres, informations ou schémas pour faire rêver. Elle est congrue la portion de la littérature même, qui commence précisément là où elle invente, où elle dévoie la communication, là où il y a du verbe pervers.
> Puisque la communication suffit à tellement d'acheteurs, nous voici les spectateurs et les acteurs d'un drame intéressant.
> Auparavant néanmoins, il faut dire, avec fierté, une gloire de la littérature, et de tous les mêmes métiers : elle enseigne le devoir de gratuité. Il est vrai qu'elle n'a souvent que des effets médiats ou mieux encore ne sert à rien ; mais alors l'excitante sérénité que nous apporte la lecture nous rappelle qu'il faut mettre de l'inutile dans le monde, que la soif de rentabilité rend fou et qu'il n'y a de plaisir véritable que s'il est désintéressé[2].

Daniel MAGGETTI
Université de Lausanne

[2] Les citations d'Yves Velan sont tirées de *Contre-Pouvoir : lettre au Groupe d'Olten* (Vevey, Bertil Galland, 1978) et du discours qu'il a prononcé le 24 novembre 1990 lorsque le Grand Prix Ramuz lui a été décerné (*Bulletin de la Fondation C. F. Ramuz*, 1991, pp. 13-20). Les propos de Philippe Renaud ont été tenus à la même occasion, dans sa *laudatio* (*ibid.*, pp. 5-11). Et j'ai aussi emprunté à Philippe Vilain quelques-uns de ses constats (*La littérature sans idéal*, Paris, Grasset, 2016).